

LA NATIONALITÉ CANADIENNE.

LECTURE DÉLIVRÉE SOUS LE PATRONAGE
DE LA SECTION SAINT-JEAN DE LA SO-
CIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC,
LE 15 JANVIER 1858.

PAR

L. M. DARVEAU.

I.

Mesdames et Messieurs,

Quelque soit son mérite et son talent, le lecteur à toujours besoin de l'indulgence de son auditoire. Nécessairement, celui qui n'a encore à peu près ni l'un ni l'autre, doit-il amplement la lui demander. Car, je l'avoue, ce n'est pas sans crainte que j'ose vous offrir, ce soir, le résultat de quelques veilles et de mes faibles talents. Mais, comptant sur la libéralité de mes auditeurs, je me suis mis à l'œuvre et me voici.

Lecturant sous le patronage de notre société nationale, j'ai cru, dans les circonstances actuelles, ne pouvoir mieux remplir son attente et mon but, qu'en vous entretenant de notre nationalité. En parler, n'est-ce pas parler de nous-mêmes? Aujourd'hui plus que jamais, il faut se demander, sans cesse, ce que nous avons été comme peuple, ce que nous sommes et ce que nous serons.

Revoir notre glorieux passé, méditer sur notre sombre présent, philosopher, ou pour mieux dire, prophétiser sur notre avenir problématique, plein d'espérance ou de mort, selon que nous profiterons des exemples de nos pères et de nos propres malheurs, tel sera donc le thème de cette lecture.

Il était réservé à la nation canadienne, de porter sans périr le joug des deux peuples les plus opposés. Son histoire contient donc deux époques distinctes: Pure, toute guerrière; l'autre à peu près civile; toutes deux néanmoins, portant l'empreinte du monopole et de l'arbitraire, de la tyrannie et de l'abaissement, de la discorde et du fanatisme, de la haine et de la vengeance, du sabre et du bourreau; toutes deux par conséquent, pleines de ces émouvantes péripéties et de ces catastrophes terribles que produisant la guerre ou l'oligarchie.

L'histoire de la première de ces époques se lie à celle de la France. Découvert sous le règne de François Ier, le Canada ne fut définitivement cédé à l'Angleterre que sous celui du plus débauché des monarques français, et les Canadiens ne furent successivement sujets des rois de France depuis François Ier jusqu'à Louis XV, que pour subir l'influence et la volonté de ces divers majestés ou de leurs ministres. Aussi ne vivaient-ils qu'à la souffrance de la France, précisément comme, aujourd'hui, leurs descendants n'existent que des restes de l'Angleterre. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, les colons Canadiens d'avant la conquête, furent des hommes sublimes. A la fois, soldats et laborieux, ils ont laissé de leur passage, des

traces impérissables. Ils nous étonnent encore par le nombre de leurs victoires, la grandeur de leurs travaux et l'importance de leur découvertes. Venus de la Normandie et de la Bretagne ils se sacrifièrent pour doter la France de la moitié du nouveau monde. De là, tant d'énergie dans leurs entreprises, tant de courage dans la lutte, tant de persévérance contre les obstacles et tant d'héroïsme dans l'adversité. Aussi quels hommes que les compagnons de Jacques Cartier, de Champlain et de Montcalm! En lisant leurs exploits, il nous semble retrouver ceux des héros d'Homère. Personnages antiques accomplissant des faits modernes, nos pères avaient quelque chose des grands hommes de Plutarque. Mais pour les bien juger il nous faut connaître quelle était leur position et celle du pays.

Pendant l'administration française en Canada, la paix et le bien être, sauf quelques rares intermittences, furent inconnus à nos pères. Luttés contre les Sauvages, luttés contre les colonies anglaises d'Amérique, intensité du climat, famines, maladies, tous les maux semblaient se conjurer contre eux. Loin d'abattre ces intrépides colons, cette vie de malheur et en plein camp, surexcitait leur courage. Pareil à l'Arabe qui ne quitte jamais sa cavale, le Canadien d'alors, n'avait que deux armes: sa charue et son épée. D'une main il défendait le sol qu'il ensemençait de l'autre.

Laisse à ses propres ressources, à douze cents lieues de la France, au milieu des forêts, ayant pour adversaires l'homme et la nature, le colon Canadien devait inévitablement être martyr ou héros: il fut les deux. Je laisse à d'autres, la tâche de traiter son histoire religieuse; je ne veux, aujourd'hui, m'occuper que de son martyrologe politique.

Si jamais colonie fut négligée de la métropole et défendue par les colons, ce fut celle de la Nouvelle-France. Tandis que pour soutenir quelques rois, ou s'emparer de quelques trônes, il sacrifiait sans pitié, dans les guerres de l'Europe, le sang et les trésors de la France, le gouvernement français abandonnait complètement le Canada ou le laissait à la merci de compagnies avides qui l'exploitaient indignement. Depuis sa découverte jusqu'en 1608, le Canada ne semblait exister que de nom. Pour la France, c'était un pays de glace dont elle ne s'occupait qu'à cause des millions qu'on y dépensait sans résultat; pour les quelques colons qui s'y aventuraient c'était le refuge de l'ennemi et de la misère. Les *coureurs de bois* et les *traitants* y trouvaient seuls leur compte: les premiers la vie courte, et les seconds, des fortunes colossales. Le défricheur, ce véritable citoyen d'un pays, alors comme à présent, était le souffre-douleur de gouvernements imbéciles et corrompus.

Pourtant il vint un jour où l'on dut croire à la fondation d'un immense empire en Canada. Le 3 de juillet 1608, soixante et treize ans après l'arrivée de Jacques Cartier aux rivages de Stadaconé, Champlain

fondait Québec, la ville, messieurs, où nous vivons.

Le rôle des Canadiens allait grandir: Jusque là, épars et sans gîte, ils allaient désormais vivre réunis au foyer; de pauvres aventuriers allaient devenir véritablement *citoyens et soldats*.

En fondant Québec, Champlain ne voulait pas seulement se mettre à l'abri de l'air et des Sauvages, mais coopérant au projet gigantesque de son compatriote De Monts, cet homme de tête et de cœur travaillait pour l'avenir. Il ne rêvait pas un pays, mais un monde. Par la vallée du Saint-Laurent, il espérait pouvoir se rendre aux bords de l'Océan Pacifique; traverser la mer et débiter en Chine. Quel rêve! et pourtant, rêve aujourd'hui réalisé.

Québec devint naturellement le boulevard de la Nouvelle-France, et malgré les vicissitudes de la fortune causées par les fautes de la politique française presque toujours aveugle et souvent égoïste à leur égard, les Canadiens pendant un siècle et demi, purent s'y croire les maîtres de la moitié du continent américain. Québec fut et sera toujours destiné à être le cœur d'un empire; sa position géographique et son passé détraient tous les obstacles. La haine, la trahison, la stupidité pourront lui ravir ce rôle; mais la nécessité le lui rendra.

Maintenant allait se dérouler le drame incompréhensible qui dure encore. Le duel entre la France et l'Angleterre allait se renouveler en Amérique. Une poignée de Français disséminés sur un espace de quelques mille lieues, allaient lutter contre les forces incommensurables d'une puissance rongée par la haine, la vengeance et l'ambition. Le génie de nos pères égala la grandeur de la lutte. Soutenus par la France ils se montrèrent toujours dignes du nom français; laissés seuls, ils sauvèrent encore le Canada. Pendant un siècle et demi, le sang inonda le sol canadien et le feu de la guerre l'éclaira. Le carnage couvrit de deuil le pays; et malgré les rayons de gloire qui couvraient tous les fronts, la désolation régna presque constamment dans tous les cœurs. La lutte ne semblait cesser par intervalles que pour laisser les combattants prendre haleine, puis, le combat recommençait plus terrible et plus sanglant à mesure qu'approchait l'heure suprême.

A continuer.

A VENDRE.

Un emplacement de 40 pieds de largeur sur 50 de profondeur avec une maison en bois, à un étage, située boulevard Saint-Roch, rue Saint-Antoine numéro 62. Aussi une boutique de boulanger en pierre à deux étages; le tout en bon état. Conditions faciles. S'adresser sur les lieux au propriétaire N. MINGUY.

3 novembre, 1858.

L. M. DARVEAU, PROPRIÉTAIRE ET
RÉDACTEUR.